

Marthe ne lui fit aucune observation sur sa dureté au sujet de l'innocente créature.

Elle n'aimait guère Rose non plus ; mais elle avait pitié d'elle, et elle était heureuse que Mme Petitot l'eût prise en affection.

D'accord avec son mari, elle suivit de point en point les ordres de leur bienfaitrice.

Elle conduisit Rose à Naples et l'abandonna à l'hôtel de l'Espérance.

Et, l'année suivante, elle annonça à François que sa cousine s'était éteinte d'anémie.

—Au moins elle ne souffrira plus, dit François ; car, malgré toute sa bonne volonté, Mme Petitot n'aurait rien pu faire de bon de la fille des Rassajou ; quand on porte un nom comme celui-là, on est perdu.

Plus tard, il ne cacha pas sa satisfaction en apprenant, encore par sa mère, la prétendue mort de Jacques, qu'on avait placé chez des paysans, aux environs d'Uzès.

Des Rassajou, il ne restait plus que Césarine, condamnée aux travaux forcés à perpétuité et qui, selon toute probabilité, ne ferait pas de vieux os à la maison de réclusion.

François avait donc tout lieu d'espérer qu'on ne saurait jamais qu'il était le neveu d'un assassin mort sur l'échafaud.

Au lycée, où Mme Petitot l'avait placé comme interne, le petit ambitieux étonnait ses maîtres par sa mémoire et sa facilité de compréhension. Ils le fortifiaient dans ses folles espérances.

Son orgueil, qu'il ne cachait pas, lui créa des ennemis.

Il écrasait ses camarades de sa supériorité. Grand et robuste pour son âge, il avait la prétention de commander aux autres.

La plupart subissaient son ascendant ; mais d'autres, qui savaient que François, protégé par Mme Petitot, était le fils d'un simple garde particulier, au Mas du Calvaire, le regardaient du haut de leur grandeur.

Parmi ces derniers, se trouvait le fils d'un riche viticulteur, Jules Trombat, vigoureux comme François et tout aussi travailleur et intelligent.

Tous deux se disputaient, aux compositions, la première place.

Lorsque François n'était que second, il en gardait contre son heureux concurrent une rancune qui se trahissait par des regards insolents, des provocations indirectes.

Deux camps s'étaient formés dans la cour du lycée : celui du fils du garde et celui de l'opulent Jules Trombat.

Les partis en venaient souvent aux mains, malgré la surveillance du maître chargé de la récréation.

Et comme partout on donne tort au pauvre contre le riche, François était mis aux arrêts pendant de longs jours, tandis que son adversaire se pavait, protégé par l'escorte de ses fidèles.

Le père Brégeat était tenu fidèlement au courant de ces incidents et, le dimanche, il sermonnait son garçon.

Il ne voulait même pas écouter ses raisons.

—Je te connais bien, disait-il, tu as un atroce caractère, tu veux toujours dominer ; tu devrais te rappeler le peu que nous sommes et être bien heureux d'avoir trouvé l'appui de Mme Petitot. Il faut savoir se courber quand on n'est pas le plus fort ; si tu ne t'occupais pas des autres, si tu te contentais de faire ton travail sans envier ton concurrent, tu ne serais jamais puni. Le proviseur m'a dit que si tu continuais, il serait obligé de te renvoyer du lycée. En ce cas, tu n'aurais plus à compter sur Mme Petitot.

Cette dernière raison était la meilleure et inspirait la patience à François pendant quelques jours, puis le naturel reprenait le dessus, et la guerre recommençait avec les Trombat.

Durant les journées de vacances, le grand plaisir de François était de monter à cheval. Il devint, sans maître, de première force dans l'art de l'équitation.

Il recherchait toutes occasions de monter sur des chevaux vicieux. Il les domptait avec une agilité incomparable.

Il pratiquait d'ailleurs tous les sports. Il ne connaissait pas de rival à la gymnastique, maniait le bâton et le fleuret comme un professeur.

Pendant la belle saison, il aimait à faire de longues promenades à pied sur les bords du Gard, où il était connu comme un intrépide nageur.

Orgueilleux et fier, il ne fréquentait pas en dehors du lycée un seul de ses camarades, à cause de l'infériorité de sa position sociale.

N'ayant jamais en poche que les gros sous que sa mère lui passait en cachette, il fuyait les parties coûteuses de plaisir ; il ne voulait rien devoir à personne.

En revanche, il recherchait la société des fils de paysans ou d'ouvriers.

Il jouissait de sa supériorité sur eux ; mais il ne la leur faisait pas sentir.

Il s'était fait un ami intime, un dévoué, en la personne de Luc Marastoul, fils d'un petit savatier de faubourg.

Tous deux se donnaient rendez-vous le dimanche, soit pour aller

pêcher à la ligne, soit pour arpenter le terrain de leurs jambes agiles et infatigables.

Luc avait pour principe d'approuver tout ce disait François.

—C'est bien vrai, lui répétait-il constamment.

Le pauvre diable ne savait guère dire autre chose : mais il était complètement aux ordres de son compagnon, qu'il considérait comme un être supérieur et dont il s'honorait de posséder la confiance.

François lui racontait ses peines de collège, et Marastoul, qui ne connaissait que la force, l'engageait à administrer une bonne pile au fils Trombat pour lui apprendre à vivre.

Ce à quoi François répliquait tristement :

—Tu en parles à ton aise ; mais si on me fiche à la porte du lycée, que deviendrai-je ? Encore, si je savais raccommorder des savates, comme toi ! avec un métier, on s'en tire toujours.

Et Luc Marastoul de s'écrier :

—Toi, savetier ! mais tu en sais déjà bien assez, tu n'as pas besoin d'en apprendre d'avantage, tu en remontrerais à M.^{re} curé.

La catastrophe redoutée par le père Brégeat ne pouvait pas manquer d'arriver : François administre à Jules Trombat la pile conseillée par Luc Marastoul, et il fut renvoyé du lycée.

Deux maîtres vigoureux le mirent en voiture et le ramenèrent avec son trousseau au Mas du Calvaire.

On juge du désespoir et de la colère de l'ancien bûcheron.

Sans la mère Brégeat, qui s'interposa à temps, François eût passé un mauvais quart d'heure.

On l'enferma dans sa chambre et on l'y laissa trois jours.

Mais dès que le père était parti pour faire ses rondes de surveillance, la mère allait consoler son garçon et lui apportait des douceurs.

Le quatrième jour, la garde entra, calme et digne, chez son fils et lui tint ce discours :

—J'ai bien réfléchi. Mon avis est que tu t'engages dans la marine. La discipline te matra, et si tu es aussi intelligent et aussi instruit que tu le prétends, tu feras ton chemin, comme tant d'autres.

—Ça va, répondit François.

On lui rendit la liberté et, en attendant la solution des démarches commencées par le père, notre garnement reprit sa vie indépendante des vacances.

Luc Marastoul en profita pour désertir l'échoppe de son père, ce qui lui valait chaque soir des corrections largement méritées, mais dont il se souciait fort peu.

Les deux amis ne se quittaient plus.

—Si tu pars marin, disait Luc à François, eh bien ! j'en suis.

—Convenu, répétait l'autre.

—Je m'ennuierais trop sans toi, ajoutait le jeune savetier. Et puis, on est toujours heureux de voir du pays.

Quant à Marthe, elle ne pouvait se faire à l'idée de se séparer de son garçon.

Elle n'osait aller contre la volonté du père, mais elle ne cessait de pleurer.

Elle en perdait complètement l'appétit et dépérissait à vue d'œil.

Elle obtint plus par son silence résigné que si elle s'était emportée contre son mari.

Brégeat en eut pitié. Il alla trouver M^{re} Paturel, l'avoué de Mme Petitot, et lui demanda conseil.

Cet officier ministériel avait remarqué l'intelligence de François.

—Votre fils, dit-il, ne réussira pas dans la marine. Il a trop et pas assez d'instruction. Vous en feriez un martyr. Si vous voulez, je le prendrai comme petit clerc, à trente francs par mois. S'il travaille consciencieusement, il ira loin sans bouger de place. Puis-je compter sur sa probité, car il aura souvent des sommes plus ou moins importantes à recouvrer ?

Cette question fit rougir l'ancien soldat qui ne comprenait pas qu'on pût mettre en doute la probité d'un Brégeat.

—On n'a jamais eu, assura-t-il d'un ton ferme, à faire aucun reproche de cette nature à mon fils.

—Je le pensais, dit l'avoué par égard pour le protégé de sa riche cliente. Envoyez-moi votre fils dès demain ; je le mettrai à l'essai.

Brégeat s'empressa d'aller annoncer la nouvelle à sa femme.

—Et maintenant, ajouta-t-il, tu vas me faire le plaisir de reprendre la bonne figure d'autrefois et de retrouver de l'appétit.

Marthe sauta de joie, appela son fils qui fumait sa cigarette dans la cour, en étrillant son cheval favori.

François accueillit ce nouveau projet sans aucun enthousiasme. Il préférait la vie aventureuse du matelot au terre à terre de la pape-rasserie.

Mais sa mère recommença à pleurer et il céda pour sécher ses larmes.

Le lendemain, il débutait à l'étude de M^{re} Paturel.

Grâce à la rapidité de son écriture, il fit merveille et obtint des compliments.

(A suivre.)